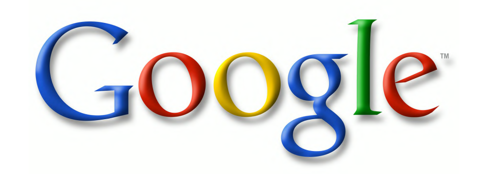
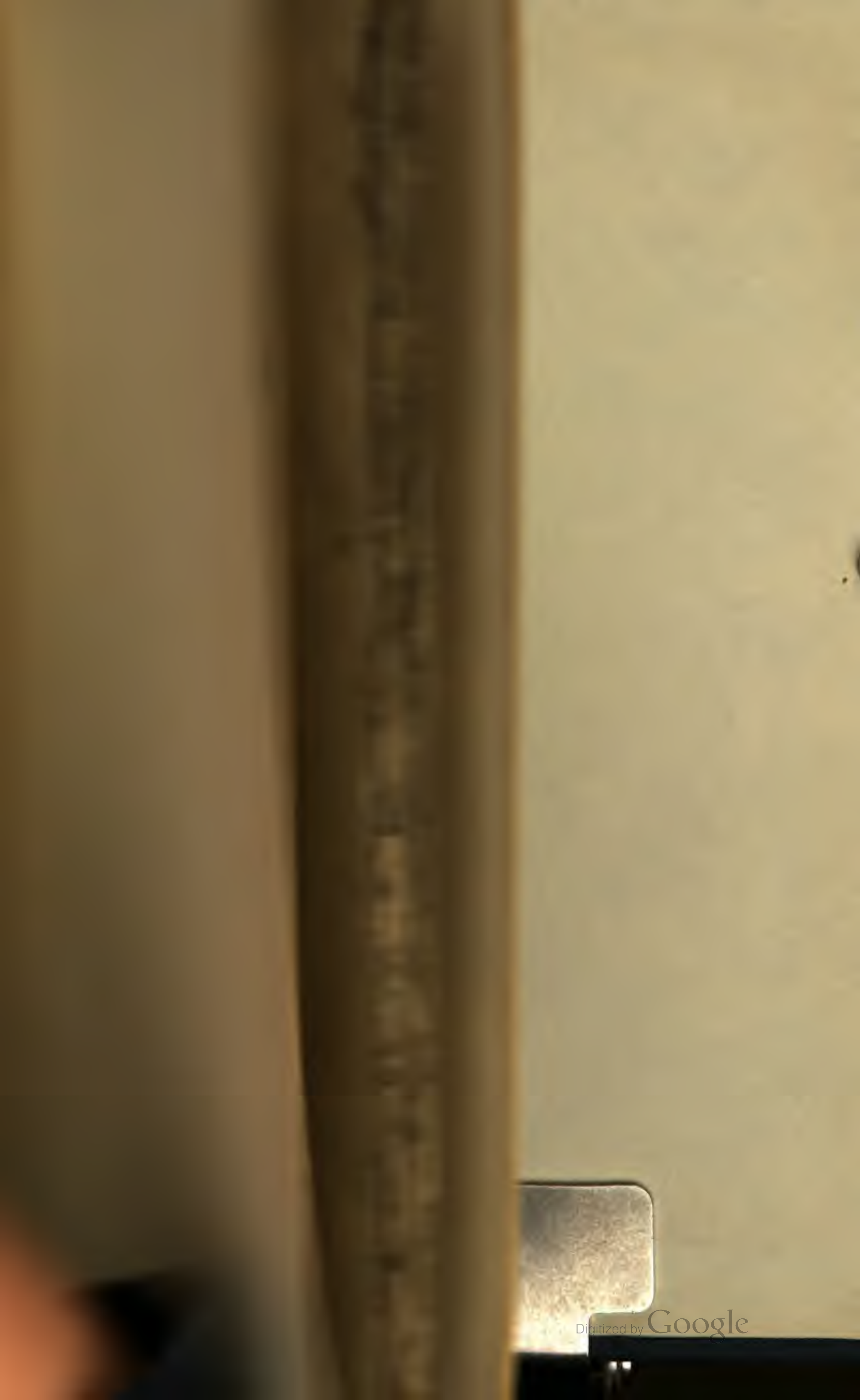




Published by Authority.

LETTRES

DE

L'ARMÉE EN EGYPTE,

AU

GOUVERNEMENT FRANÇOIS.

INTERCEPTÉES PAR LA CORVETTE DE

SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

EL VINCEJO,

DANS LA MÉDITERRANÉE.

Publiées par Autorité.

À LONDRES,

LE 23 JANVIER, 1800.

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, 15, GREVILLE-STREET, HATTON-GARDEN.

TABLE DES LETTRES.

LETTRES,

ETC. ETC.

No. I.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au Quartier-Général du Caire, le 18 Vendémiaire An 8 de la République Françoise.

KLÉBER, *Général en Chef, au* DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Le Citoyen Barras, m'étant particulièrement connu par sa loyauté, par son dévouement au Gouvernement, par son amour pour la République et pour la vérité, j'ai cru, Citoyens Directeurs, ne pouvoir faire un meilleur choix que celui

de sa personne, pour vous porter mes premières dépêches non chiffrées. Il a ordre de les jeter à la mer, en cas qu'il fût pressé par les ennemis, et il connoît assez leur contenu pour vous en faire un rapport verbal, s'il étoit nécessaire. Je vous prie de lui accorder la même confiance que l'intégrité de sa conduite dans ce pays-ci m'a inspirée.

Salut et respect,

(Signé) KLÉBER.

No. II.

Au Quartier-Général d'Alexandrie,
le 5 Fructidor, An 7.

BONAPARTE, *Général en Chef, à* L'ARMÉE.

LES nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour France. Je laisse le commandement de l'armée au Général Kléber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché, mais ce ne sera que momen-

tanément; et le Général que je leur laisse a la confiance du Gouvernement et la mienne.

(Signé) BONAPARTE.

Par ordre du Général en Chef, et Général de Division, Chef de l'Etat-Major Général,

(Signé) ALEX. BERTHIER.

Pour copie conforme,

(Signé) SONNET,

l'Adjudant-Général.

Pour copie,

(Signé) LE ROY.

No. III.

Alexandrie, le 5 Fructidor, An 7.

Le Général en Chef BONAPARTE, *au Général de Division* KLÉBER.

VOUS trouverez ci-joint, Citoyen Général, un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée. La crainte que la flotte Angloise reparoisse d'un moment à l'autre, me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jours.

Je mène avec moi les Généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossi, et Marmont, les Citoyens Monge et Bertholet.

Vous trouverez ci-joint les papiers Anglois et de Francfort jusqu'au 10 Juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie, que Mantoue, Turin et Tortonne sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première de ces places tiendra jusqu'à la fin de Novembre: j'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'Octobre.

Vous trouverez, ci-joint, un chiffre pour correspondre avec le Gouvernement, et un autre chiffre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir dans le courant d'Octobre, Gimot, ainsi que les effets que j'ai laissés au Caire et mes domestiques. Cependant, je ne trouverai pas mauvais que vous engagiez à votre service ceux qui vous conviendroient.

L'intention du Gouvernement est que le Général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de Novembre, à moins d'événement majeur.

Les Membres de la Commission des Arts passeront en France par un par-

lementaire que vous vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de Novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission. Ils sont dans ce moment-ci occupés à ce qui leur reste à faire, à visiter la Haute-Egypte. Cependant ceux que vous jugeriez pouvoir vous être utiles, vous *les mettrez en réquisition sans difficulté.*

L'Effendi fait prisonnier à Aboukir est parti pour se rendre à Damiette. Je vous ai écrit de l'envoyer en Chypre. Il est porteur pour le Grand-Vizir de la lettre dont vous trouverez ci-joint la copie.

L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon, et de l'escadre Espagnole à Carthagène, ne laisse aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Egypte les fusils, les sabres, pistolets, fers coulés, dont vous avez besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisantes pour réparer les pertes des deux campagnes. Le Gouvernement vous fera alors connoître lui-même ses intentions; comme homme public et comme particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

Si, par des événemens incalculables, toutes les tentatives étoient infructueuses, et qu'au mois de Mai vous n'ayez reçu aucun secours ni nouvelles de France, et si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste étoit en Egypte, et vous tuoit plus de 1500 soldats, perte considérable, puisqu'elle seroit en sus de celle que les événemens de la guerre vous occasionneroient journellement, je pense que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Egypte devroit être la condition principale. Il faudroit simplement éloigner l'exécution de cette condition, si cela étoit possible, jusqu'à la paix générale.

Vous savez apprécier aussi bien que personne, Citoyen Général, *combien la* POSSESSION *de l'Egypte est importante à la France.* Cet empire Turc, menacé de ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui; et l'évacuation de l'Egypte par la France seroit un malheur d'autant plus grand que nous verrions de nos jours cette belle

province passer en d'autres mains Européennes.

Les nouvelles des succès ou des revers qu'auroit la République en Europe, doivent aussi entrer puissamment dans vos calculs.

Si la Porte répondoit aux ouvertures de paix que je lui ai faites, avant que vous n'eussiez reçu de mes nouvelles de France, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs que j'avois; entamez la négociation, *persistez toujours dans l'assertion que j'ai avancée*, QUE L'INTENTION DE LA FRANCE N'A JAMAIS ÉTÉ D'ENLEVER L'ÉGYPTE À LA PORTE. Demandez que la Porte sorte de la coalition, et nous accorde le commerce de la Mer Noire, qu'elle mette en liberté les François prisonniers, et enfin six mois de suspension d'hostilités, afin que, pendant ce temps-là, l'échange des ratifications puisse avoir lieu.

Supposant que les circonstances soient telles que vous croyez devoir conclure le traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez pas le mettre en exécution qu'il ne soit ratifié, et, selon l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et la ratification, doit toujours être une suspension d'hostilités.

Vous connoissez, Citoyen Général, quelle est ma manière de voir sur la politique intérieure de l'Egypte. Quelque chose que vous fassiez, les Chrétiens seront toujours nos amis. Il faut les empêcher d'être trop insolens, afin que les Turcs n'aient pas * *pour* nous le même fanatisme que contre les Chrétiens, ce qui nous les rendroit irréconciliables. *Il faut endormir le fanatisme, en attendant qu'on puisse* LE DÉRACINER. En captivant l'opinion des grands Cheicks du Caire, on a l'opinion de toute l'Egypte; et de tous les chefs que ce peuple peut avoir, il n'y en a aucuns moins dangereux pour nous que les Cheicks, qui sont peureux, ne savent pas se battre, et qui, *comme tous les prêtres*, inspirent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications, Alexandrie et El-Arisch, voilà les deux clefs de l'Egypte. J'avois le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmier: deux depuis Sal-lieh à Casties, deux de Casties à El-Arisch: une de ses dernières se seroit trouvé à l'endroit où le Général Menou a trouvé de l'eau potable.

* Sic Orig.

Le Général de Brigade, Sanson, commandant de génie, le Général de Brigade Sougis, commandant l'artillerie de l'armée, vous mettront au fait, chacun en ce qui regarde son arme.

Le Citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des Finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il commence à avoir quelques renseignemens sur le chaos de l'administration de ce pays-ci. J'avois le projet, si aucun événement ne survenoit, de tâcher cet hiver d'établir un nouveau système d'impositions, cequi auroit permis de se passer des Cophtes. Cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille d'y réfléchir long-temps. Il vaut mieux entreprendre cette opération un peu tard, qu'un peu trop tôt.

Des vaisseaux de guerre François paroîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, ou à Burlos, ou à Damiette. Faites construire une batterie et une tour à Burlos. *Tâchez de réunir cinq à six cents Mamelouks, que, lorsque les vaisseaux François seroient arrivés, vous feriez arrêter dans un jour au Caire, ou dans les autres provinces, et embarquer*

pour la France. Au défaut de Mamelouks, des otages d'Arabes, des Cheicks-el-Belled, qui, par une raison quelconque, se trouveroient arrêtés, pourroient y suppléer. Les individus, arrivés en France, y seroient retenus un ou deux ans, verroient *la grandeur de la nation*, prendroient une idée de nos mœurs et de notre langue, et, de retour en Egypte, nous fourniront autant de partisans.

J'avois demandé déjà plusieurs fois une troupe de comédiens. Je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est très-important pour l'armée, et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper en chef, va vous mettre à même de déployer les talents que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation. Ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

Accoutumé à voir la récompense des peines et des travaux de la vie dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Egypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la

patrie, sa gloire, l'obéissance, les événemens extraordinaires qui viennent de s'y passer, me décident seuls à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous. Vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverois moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement, et pour consolider le *magnifique établissement* dont les fondemens viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfans ; j'ai eu, dans tous les temps, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-la dans ces sentimens. Vous le devez à l'estime et à l'amitié toute particulière que j'ai pour vous, et l'attachement vrai que je leur porte.

(Signé) BONAPARTE.

Pour copie conforme à l'original,

KLÉBER.

No. IV.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

Au Quartier-Général du Caire, le 4 Vendémiaire, An 8 de la République Françoise.

KLÉBER, *Général en Chef*, *au* DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Le Général en Chef Bonaparte est parti pour France le 6 Fructidor, au matin, *sans en avoir prévenu personne*. Il m'avoit donné rendez-vous à Rosette le 7. Je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le Général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie et de la lettre par laquelle il me donne le commandement de l'armée, et de celle qu'il adressa au Grand-Vizir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce Pacha étoit déjà arrivé à Damas.

Mon premier soin a été de prendre une connoissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

Vous savez, Citoyens Directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force, lors de son arrivée en

Égypte. Elle est réduite de moitié; et nous occupons tous les points capitaux du triangle des Cataractes à El-Arich, d'El-Arich à Alexandrie, et d'Alexandrie aux Cataractes. Cependant, il ne s'agit plus aujourd'hui, comme autrefois, de lutter contre quelques hordes de Mamelouks découragés; mais de combattre et de résister aux efforts réunis de trois grandes puissances: la Porte, les Anglois et les Russes.

Le dénûment d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé, et de plomb, présente un tableau tout aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler. Les essais de fonderie faits n'ont point réussi; la manufacture de poudre établie à Ilhoda n'a pas encore donné, et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattoit d'en obtenir: enfin la réparation des armes à feu est lente: et il faudroit, pour activer tous ces établissemens, des moyens et des fonds que nous n'avons pas.

Les troupes sont nues, et cette absence de vêtement est d'autant plus fâcheuse, qu'il est reconnu que dans ce pays elle est une des causes les plus actives des dissenteries

et des ophthalmies qui sont les maladies constamment régnantes; la première surtout a agi cette année puissamment sur des corps affoiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent, et le rapportent constamment, que quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avoit l'année dernière à la même époque.

Le Général Bonaparte, avant son départ, avoit à la vérité donné *des ordres* pour habiller l'armée en drap, mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, *il s'en est tenu là*; et la pénurie des finances, qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité, sans doute, d'ajourner l'exécution de cet utile projet.

Il faut en parler, de cette pénurie.

Le Général Bonaparte a épuisé les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée: il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvoit en supporter. Revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au dehors entourés d'ennemis,

seroit préparer un soulèvement à la première occasion favorable.

Et cependant Bonaparte, à son départ, n'a pas laissé *un sol* en caisse, ni aucun autre objet équivalent. Il a laissé au contraire un arriéré de près de dix millions; c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seule à quatre millions.

L'inondation actuelle rend impossible le recouvrement de ce qui reste dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffiroit à peine pour la dépense d'un mois. Ce ne sera donc qu'au mois de Frimaire qu'on pourra en recommencer la perception; et alors il n'en faut pas douter, on ne pourra pas s'y livrer, parce qu'il faudra combattre. Enfin, le Nil étant cette année très-mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondation, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

Tout ce que j'avance ici, Citoyens Directeurs, je puis le prouver, et par des procès verbaux, et par des états certifiés des différens services.

Quoique l'Egypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise. Le peuple est inquiet, et ne voit en nous, *quelque chose que l'on puisse faire*, que des ennemis de sa propriété; son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

Les Mamelouks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-Bey est toujours dans la Haute-Egypte avec assez de monde, pour occuper sans cesse une partie considérable de nos forces. Si on l'abandonnoit un moment, sa troupe se grossiroit bien vîte, et il viendroit nous inquiéter jusque dans cette capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

Ibrahim-Bey est à Gaza, avec environ deux mille Mamelouks; et je suis informé que trente mille hommes de l'armée du Grand-Vizir et de Dgezzar Pacha y sont déjà arrivés. Le Grand-Vizir est parti de Damas il y a environ vingt jours. Il est actuellement campé auprès d'Acre. Enfin, les Anglois sont maîtres de la Mer Rouge.

Telle

Telle est, Citoyens Directeurs, la situation dans laquelle le Général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de commandement de l'armée d'Orient. *Il voyoit la crise fatale s'approcher:* vos ordres ne lui ont pas permis de la surmonter; que cette crise existe, ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée en font foi; elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les François qui se trouvent en Egypte.

" Si cette année," me dit le Général Bonaparte, " malgré toutes nos précautions, la peste est en Egypte, et vous tuoit plus de quinze cents soldats, etc. je pense que dans ce cas vous ne devez point hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Egypte devroit être la condition principale," etc.

Je vous fais remarquer ce passage, Citoyens Directeurs, PARCE QU'IL EST CARACTÉRISTIQUE, sous plus d'un rapport, mais qu'il indique surtout la situation réelle dans laquelle je me trouve. Que peuvent être quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité de terrain que j'ai

à défendre et aussi journellement à combattre.

Le Général dit ailleurs : « Alexandrie et El-Arich, voilà les deux clefs de l'Egypte. » El-Arich est un méchant fort à quatre journées dans le Désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de deux cent cinquante hommes. Six cents Mamelouks et Arabes pourront, quand ils le voudront, intercepter sa communication avec Catieh, et comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avoit pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudroit pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir. Les Arabes seuls étoient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlans déserts : mais d'un côté *ils ont été tant de fois trompés*, que loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent ; d'un autre côté l'arrivée du Grand-Vizir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner *.

* Il y a deux chemins pour arriver de la Syrie en Egypte qui n'obligent nullement à passer par El-Arich, et sur lesquels on trouve de l'eau, l'un d'eux vient d'être reconnu.

Alexandrie n'est point une place, c'est une vaste camp retranché; il étoit à la vérité assez bien défendu par une nombreuse artillerie de siége, mais depuis que nous l'avons perdue, cette artillerie, *dans la désastreuse campagne de Syrie*, depuis que le Général Bonaparte a *retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates* avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une foible résistance.

Le Général Bonaparte enfin s'étoit fait illusion sur l'effet que devoit produire le succès qu'il a obtenu au poste d'Aboukir. Il a en effet détruit la presque totalité des neuf mille Turcs qui avoient débarqué. Mais, qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation, à laquelle on a ravi la plus belle portion de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt, préscrivent également de se venger et de reconquérir ce qu'on avoit pu lui enlever? aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé un instant ni les préparatifs ni la marche du Grand-Vizir.

Dans cet état de choses, que puis-je et que dois-je faire? Je pense, Citoyens Directeurs, que c'est de continuer les négo-

ciations entamées par Bonaparte: quand elles ne donneroient d'autre résultat que celui de gagner du temps, j'aurois déjà lieu d'en être satisfait. Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris en conséquence au Grand-Vizir; en lui envoyant duplicata de celle de Bonaparte.

Si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Egypte aux conditions suivantes :

Le Grand-Seigneur y établiroit un Pacha comme par le passé:

On *lui abandonneroit* le Miri que la Porte a toujours perçu de droit *et jamais de fait*.

Le commerce seroit ouvert réciproquement entre l'Egypte et la Syrie :

Les François demeureroient dans le pays, occuperoient les places et les forts, et percevroient *tous les autres droits* avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le Gouvernement François eût conclu la paix avec l'Angleterre.

Si ces conditions préliminaires et sommaires étoient acceptées, je croirois avoir fait pour la patrie, plus qu'en obtenant la plus éclatante victoire. Mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces proposi-

tions; si l'orgueil des Turcs ne s'y opposoit point, j'aurois à combattre l'influence de l'or des Anglois. Dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

Je connois toute l'importance de la possession de l'Egypte. Je disois en Europe qu'elle étoit pour la France le point d'appui par lequel elle pourroit remuer le système du commerce des quatre parties du monde; mais pour cela il faut un puissant levier; ce levier, c'est la marine; *la nôtre a existé:* depuis lors, tout a changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour *nous tirer d'une entreprise* qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avoit pu s'en proposer.

Je n'entrerai point, Citoyens Directeurs, dans les détails de toutes les combinaisons diplomatiques, que la situation actuelle de l'Europe peut offrir: ils ne sont point de mon ressort. Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des événemens, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande:—heureux si dans mes sollicitudes, je réussis à remplir vos voeux.

Plus rapproché de vous, je mettrois toute ma gloire à vous obéir.

Je joins ici, Citoyens Directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par le Général Bonaparte.

Salut et respect,

(Signé) KLÉBER.

P. S. Au moment, Citoyens Directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles Turques sont mouillées devant Damiette, attendant la flotte du Capitaine Pacha mouillée à Gaffa, et portant, dit-on, quinze à vingt mille hommes de débarquement. Quinze mille hommes sont toujours réunis à Gaza, et le Grand-Vizir s'achemine de Damas. Il nous a renvoyé ces jours derniers un soldat de la vingt-cinquième demi-brigade, fait prisonnier du côté d'El-Arich. Après lui avoir fait voir tout le camp, il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avoit vu, et à leur Général de trembler. Ceci paroît annoncer ou la confiance que le Grand-Vizir met dans ses forces, ou un

désir de rapprochement. Quant à moi, il me seroit de toute impossibilité de réunir plus de cinq mille hommes en état d'entrer en campagne; — nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du temps par des négociations. Dgezzar a retiré ses troupes de Gaza, et les a fait revenir à Acre.

KLÉBER.

No. V.

Au Quartier-Général du Caire,
le 14 Fructidor, An 7.

KLÉBER, *Général en Chef*, *à* L'ARMÉE.

SOLDATS!

DES motifs impérieux ont déterminé le Général en Chef Bonaparte à passer en France.

Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter: il s'agissoit de votre bien-être.

Soldats! un puissant secours va vous arriver, ou bien une paix glorieuse; une

paix digne de vous et de vos travaux va vous ramener dans votre patrie.

En recevant le fardeau dont Bonaparte étoit chargé, j'en ai senti l'importance, et tout ce qu'il avoit de pénible, mais appréciant d'un autre côté votre valeur, tant de fois couronnée par les plus brillans succès; appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations; appréciant, enfin, tout ce qu'avec de tels soldats l'on peut faire ou entreprendre, je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

Soldats! n'en doutez pas; *vos pressans besoins* seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude.

(Signé) KLÉBER.

Par ordre du Général en Chef. Le Général de Division, Chef de l'Etat-Major Général,

(Signé) DAMAS.

Pour copie conforme,

(Signé) DUMAS.

l'Adjudant-Général.

Pour copie,

LE ROY.

No.

No. VI.

Armée d'Orient. République Françoise.

Aperçu *des Sommes dues au 6 Fructidor, an 7, Epoque à laquelle le Général* Kléber *a pris le Commandement de l'Armée.*

Désignation des Services.	Sommes dues.		
Solde de l'armée, -	4,015,000	0	0
Pour l'extraordinaire, -	576,000	0	0
Différence de solde de la loi du 2 Thermidor, an 2, à celle du 23 Floréal, an 5, due à une partie de l'armée, -	802,332	6	2
Artillerie, - - -	91,214	0	0
Génie, - - -			
Par approximation, marine, militaire et marchande, -	3,962,124	0	6
Subsistances militaires, -	1,198,973	10	0
Habillement, - -	144,381	10	10
Hôpitaux militaires, -	311,277	15	4
Transports militaires, -	177,098	4	0
Postes militaires, -	5,432	12	2
Au Chef de l'atellier des selles,	12,601	0	0

Au Chef de l'atellier des bottes,	6,000	0	0
Aux Fournisseurs de Suez,	7,014	6	0
A différens particuliers François, Turcs et Grecs, qui ont fait les fournitures soit à Alexandrie ou autres places,	41,980	7	0
Au Citoyen Rosetti, pour fournitures faites à l'armée lors de son passage à Rhamanieh,	3,222	12	8
Total général, £.	11,315,252	10	2

OBSERVATIONS.

La dépense excède la recette de 11,315,252:10:2 depuis notre départ de France; la dette ne peut donc qu'augmenter. En arrivant en Egypte, il a été frappé des réquisitions dans toutes les places, pour subvenir aux besoins de l'armée en subsistances. Cet objet n'a pas été payé.

Il a été levé des contributions extraordinaires sur les marchands, négocians, etc.

L'on s'est emparé en arrivant des biens des Mamelouks, de leurs effets; *leurs femmes* ont payé une imposition extraordinaire.

Le revenu de l'an 7 a été plus considérable que ne sera celui de l'an 8. L'inondation a été mauvaise cette année, et beaucoup de villages n'ont pas eu d'eau.

L'on n'a pas compris dans la dette ce qui est dû

aux provinces, pour les objets fournis en nature pour le passage des troupes.

Il sera facile de voir par ces observations, qu'aussi long-temps que l'armée en Egypte sera active, que le commerce avec l'extérieur n'aura pas repris, l'on ne pourra jamais parvenir à établir la recette égale à la dépense : les finances ne pourront donc être dans un état satisfaisant avant la paix.

Certifié conforme, par moi, Commissaire Ordonnateur en Chef de l'Armée, aux états particuliers qui m'ont été remis.

Au Caire, le 16 Vendémiaire, an 8 de la République Françoise.

Vu le Général en Chef,

(Signé) KLÉBER.

No. VII.

Etat des principaux Objets relátifs à l'Artillerie, manquant à l'Armement des Places, à l'Armée active et à l'Equipage de Siége.

ARTILLERIE. — ARMÉE D'ORIENT.

Nature des Objets.	Manquant à l'armement: Des places.	De l'armée active et à ses établissemens.	A l'équipage de siége.	Total.
Bouches à feu: Canons de tous calibres	197	45	14	309
Bouches à feu: Mortiers et pierriers de différens calibres.	22	—	6	
Bouches à feu: Obusiers de différens calibres	16	5	4	
Affûts de rechange de toutes espèces	124	38	25	187
Boulets de différens calibres	150,000	36,000	14,000	200,000
Bombes et obus de tous calibres	10,800	1,800	4,200	16,800
Balles de fer battu pour mitrailles	1,696,000	400,000	70,000	1,6[illegible]6,000
Grenades de remparts et à mains	10,000	—	—	10,000
Plombs en saumons	300,000*lb.*	400,000*lb.*	—	700,000*lb.*
Poudre de guerre	600,000*lb.*	400,000*lb.*	150,000*lb.*	1,150,000*lb.*

Nature des Objets.				Manquant à l'armement Des places.	De l'armée active et à ses établissemens.	A l'équipage de siége.	Total.
Pierres à feu				400,000	600,000	—	1,000,000
Armes portatives	Fusils avec baïonettes, baguettes, etc.			10,000	10,000	—	20,000
	Carabines			—	2,000	—	2,000
	Pistolets de calibre			—	4,000	—	4,000
	Baïonettes de rechange			—	10,000	—	10,000
	Platines, idem			—	5,000	—	5,000
	Pièces de rechange de toutes espèces			—	40,000	—	40,000
	Sabres	à la houssarde		—	1,200	—	1,200
		de cavalerie		—	1,200	—	1,200
		d'infanterie		—	6,000	—	6,000
		d'artillerie		—	1,000	—	1,000
Outils	à Pionniers	Pelles	Quarrés	2,000	700	500	3,200
			Rondes	3,000	2,000	1,500	6,500
		Pics	Hoyaux	3,000	2,000	1,500	6,500
			à Roc	500	400	300	1,200
	Tranchans	Haches		800	400	600	1,800
		Serpes		1,600	800	1,200	2,600
	d'Ouvries en fer et en bois de toutes espèces			2,317	1,171	1,146	4,634qrs.
Fers des différens échantillons (quintaux.)				400qrs.	300qrs.	100qrs.	800qrs.

Aciers (quintaux)	80	20	60	160
Charbon de terre (quintaux)	1,200*qrs.*	900*qrs.*	300*qrs.*	2,400*qrs.*
Forges de campagne	—	10	—	10
Feuilles de fer blanc	96,000	48,000	6,000	150,000
Tôle (feuilles)	600	600	—	1,200
Cuivre laminé (quintaux)	100*qrs.*	150*qrs.*	—	250*qrs.*
Bois (solives de différens échantillons)	3,000	1,500	1,500	6,000
Bois de fusils	5,000	5,000	—	10,000
Etoffes pour sachets (aunes, etc.)	10,000	25,000	—	35,000
Papiers pour gargousses et cartouches (rames, etc.)	680	300	80	1,060
Sacs à terre	200,000	50,000	50,000	300,000
Mèches (livres)	100,000	25,000	25,000	150,000
Cordages et menus cordages (quintaux)	60*qrs.*	20*qrs.*	20*qrs.*	100*qsr.*
Poix noire, blanche, résine, goudron, soufre, cire suisse (livres de)	12,000	—	6,000	18,000
Ustensiles d'artifices de toutes espèces	500	300	200	1,000

(Signé) KLEBER, Le Général en Chef.

Observations.

Il n'y a dans les places que la moitié des bouches à feu nécessaires à leur armement, et la plupart sont hors de service, les meilleures sont à la marine qui les redemande

Le charbon de bois est épuisé; il n'y a aucun moyen d'en faire.

Ce tableau au moins est appuyé d'un mémoire qu'on a cru inutile d'envoyer.

(Signé) KLEBER.

Au Caire, le 9 Vendémiaire, an 7.

(Signé) FOUGER, le Général d'Artillerie.

No. VIII.

Bureau des Ports.

Alexandrie, le 10 Vendémiaire, an 8.

L'Ordonnateur *de la Marine, en Egypte, au Ministre de la Marine et des Colonies.*

Citoyen Ministre,

Je désire ardemment que l'arrivée des quatre bâtimens, aux ordres du Contre-amiral Ganteaume, vous ait mis à même de recevoir le peu de mots qu'il m'ait été possible de leur remettre, par duplicata, le 5 Fructidor dernier, époque de leur départ.

Voici à tout événement la liste de ces bâtimens.

Bâtimens.		Artillerie.		Commandans.
		Batterie.	Gaillards.	
Le Mairon	Frégates Vénitiennes clouées et chevillées en fer, doublées en cuivre, la première le 3 Brumaire, la seconde le 25 dudit	28 de 18	12 de 6	Ganteaume, Contre-amiral. Delarue, Capitaine de fregate.
Le Carrere -	an 7 - -	28 de 12	10 de $5\frac{1}{2}$	Dumanoir le Pelley, Chef de Division.
L'Indépendant	Aviso - -	4 de 6		Gastaud, E. N.
La Revanche	ditto - -	4 de 3		Picard, E. B

C'est à bord de la frégate le Muiron, que s'est embarqué le Général Bonaparte. Les proclamations dont j'annexe ici les copies, ont fait connoître à l'armée son départ, et son remplacement par le Général Kléber.

J'aurois voulu joindre ici une liste exacte des passagers embarqués à bord de ces quatre bâtimens; mais le secret du départ a empêché de les porter sur le rôle du bureau des armemens, et c'est en vain que je me suis adressé à l'Etat-Major-Général actuel. Voici la seule liste que le Chef du Bureau des Armemens ait pu me procurer et une liste présumée.

Le Général Bonaparte, et le Contre-Amiral Ganteaume vous auront mieux instruit, que je ne pourrois le faire, de notre situation intérieure. Je me contente de vous hasarder des sommaires particuliers au port d'Alexandrie.

Privés à peu près de toute correspondance depuis notre arrivée en Egypte, nous avons des preuves évidentes de l'activité que mettent les ennemis à intercepter les communications. Il conviendroit, je pense, de profiter d'un bâtiment de choix pour faire passer un chiffre qui mît à même

même de vous rendre des comptes détaillés.

Depuis le départ du Général Bonaparte, les Vigies d'Alexandrie n'ont signalé que trois bâtimens éloignés, et un bateau soupçonné porteur de paquets ; il auroit pu être intercepté, si nous avions eu ici quelques bâtimens légers, doublés en cuivre. Il n'est pas de mon ressort de vous parler des forces militaires maritimes, seul moyen de consolider les succès de l'armée de terre; mais je dois avoir l'honneur de vous observer que, dans les momens où il n'y a pas de blocus, des bâtimens de 12 à 16 canons, doublés en cuivre, pourroient exécuter des expéditions très-utiles à cette colonie.

Voici copie d'un rapport du Général en Chef au Directoire. On parle confusément d'un rassemblement en Syrie de troupes aux ordres directs du Grand-Vizir, composées : 1°. de celles qu'il a amenées; 2°. de celles de Djezzar Pacha d'Acre; 3°. enfin, de ce qui reste de Mamelouks à Ibrahim-Bey, ancien Cheick-el-Belled.

Quelle que soit, Citoyen Ministre, l'issue des opérations militaires, il me paroît de la dernière urgence que le Directoire Exé-

cutif nomme un Commissaire, qui, muni d'instructions, ait l'autorité convenable pour suppléer à l'ancienne inspection de l'Ambassadeur près la Porte Ottomane, et avise aux moyens soit de diminuer les plaies du commerce du Levant, soit de le faire renaître à la paix; l'industrie et la subsistance des départemens méridionaux commandent cette mesure. Ces utiles fonctions, Citoyen Ministre, ont besoin d'être confiées à quelque ancien administrateur des colonies, habitué à réparer les maux que causent inévitablement au commerce maritime, les invasions militaires et leurs suites. Il sera on ne peut plus essentiel de tracer avec rigueur la démarcations des pouvoirs. L'ardeur guerrière connoît peu le système des contrepoids: elle sacrifie tout aux besoins du moment; elle s'empare et des officiers supérieurs et des officiers subalternes. Ils oublient combien le respect des lois, l'amour de l'ordre assurent les résultats; ils servent leur ambition particulière, et occasionnent sans le vouloir des désordres irréparables. J'ai vu un officier, estimable d'ailleurs, vouloir commander la rade, les armes, et les travaux. Survenoit-il un

Contre-Amiral, les pouvoirs s'entre-choquoient, les désordres se multiplioient; l'intérêt particulier étoit le seul qui, suivant avec constance ses vues, profitoit de la multiplicité des moyens d'obtenir. Le recrutement des classes dans la Méditerranée, le rétablissement du commerce dans cette mer, exigent les mesures les plus promptes, les plus vigoureuses et les plus sages.

Salut et respect,

(Signé) Le Roy.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'ai demandé quelques renseignemens à un capitaine de navire qui a fréquenté les Echelles; je les avois vainement demandés au commerce.

Les marchandises Françoises se débitoient en Egypte par échange contre les marchandises du pays, qui se composoient de ses productions, de celles du Yémen, et de celles de l'intérieur de l'Afrique.

Les Beys demandoient aux négocians ce dont ils avoient besoin, mais à crédit: ils payoient lorsque bon leur sembloit, de sorte qu'il reste, dans toutes les places de commerce de l'Egypte, des dettes considé-

rables, les unes provenant d'échanges qui n'ont pas été acquittés, les autres de dettes antérieures.

Dans la situation actuelle, il paroît de la prudence et de la justice de charger un agent du Gouvernement de se faire présenter les livres de crédit des diverses maisons Françoises, pour connoître ce qui est dû au commerce entier, puis mettre à même le Gouvernement de prendre les mesures jugées nécessaires.

A l'égard des autres Echelles du Levant, la paix seule pourra faciliter au commerce les moyens de répéter ce qui lui est dû. L'objet du Gouvernement doit être de lui préparer les moyens de protection nécessaires pour appuyer ses réclamations.

L. R.

No. 1. — *Etat des Passagers sur les Bâtimens ci-après, partis le 6 Fructidor, an 7,*

SAVOIR:

Frégate le Carrère.

LEON Le Vavasseur, Directeur d'Artillerie; François Joseph Allemand, Capitaine de Frégate.

Frégate le Muiron.

Joseph Marie Nouveau, Maître calfat entretenu, provenant du vaisseau l'Orient, ayant été employé depuis à Alexandrie.

Alexandrie, le 23 Fructidor, l'an 7 de la République.

(Signé) GIRAUD.

Le Sous-Commissaire de Marine.

Pour copie,

LE ROY.

No. 2.—*Liste des Passagers présumés embarqués sur les Bâtimens de la République, aux Ordres du Contre-Amiral Ganteaume.*

SAVOIR:

Bonaparte, Général en Chef.

Duroc, La Valette, Beauharnois, Merlin, } Aides de Camp.

Fauvelet Boursienne, Secrétaire.

Berthier, Général de Division.

L'Huilier, Aide de Camp.

Andréossy, Général de Brigade.

Lannes, Général de Brigade.

Murat, Général de Brigade.
Marmont, Général de Brigade.
Montesney, Aide de Camp.
Beissières, Chef de Brigade des Guides.
Monge, Membre de l'institut National.
Bertholet, idem.
Denon, Membre de l'institut d'Egypte.
Perceval, idem.

L. R.

No. IX.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au Caire, le 19 Vendémiaire, An 8 de la République Françoise.

E. POUSSIELGUE, *Contrôleur des Dépenses de l'Armée, Administrateur-Général des Finances de l'Egypte, aux Commissaires de la Trésorerie Nationale.*

CITOYENS COMMISSAIRES,

JE n'aurai de compte à vous rendre que quand je serai de retour en France, ou quand la liberté et la sûreté des communications seront rétablies. Ce compte sera

court : il se trouvera plus détaillé dans le compte de votre Payeur-Général.

Je me borne à vous assurer qu'on ne peut mettre plus d'ordre dans la comptabilité ; plus d'intégrité et d'exactitude dans les payemens ; et plus d'observations des règles prescrites par les lois et par vos instructions, que ne l'a fait votre Payeur-Général.

Malgré la plus sévère économie, l'armée est extrêmement arriérée : il est dû plus de 40 millions ; et nos ressources diminuant chaque jour, cette arriéré s'accroîtra. Il vous sera présenté successivement des lettres de change qu'il a fallu donner à toutes les parties prenantes à qui on ne pouvoit donner du numéraire. Je vous prie, Citoyens Commissaires, d'y faire honneur pour conserver à l'armée ce seul crédit qui lui reste, autant que pour être justes envers des hommes qui font ici le sacrifice de leur santé, et qui supportent toutes les espèces de privations imaginables.

Salut et respect,

POUSSIELGUE.

No. X.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au Caire, le 28 Vendémiaire, An 8 de la République Françoise.

E. POUSSIELGUE, *Contrôleur des Dépenses de l'Armée, et Administrateur Général des Finances de l'Egypte, au Citoyen* MERLIN, *Membre du* DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

CITOYEN DIRECTEUR,

DEPUIS que j'ai remis au Citoyen Barras, la première dépêche que j'ai eu l'honneur de vous adresser, les conférences particulières qui ont eu lieu avec l'Effendi revenu de Damas, ont laissé entrevoir, nonobstant la lettre du Grand-Vizir, des voies d'accommodement qui peuvent devenir extrêmement importantes pour la République Françoise; mais elles dépendent uniquement de la part que les Anglois voudroient y prendre.

Le Général Kléber met sous les yeux du Directoire les notes qui contiennent l'analise de la conférence. Il m'est bien démontré

démontré que le Grand-Vizir seroit disposé à faire tout ce que nous désirerions, s'il ne craignoit, qu'à la première apparence de son intelligence avec nous, la Russie n'attaquât à l'improviste l'Empire Ottoman, qui n'est pas en état de se défendre: mais si la Porte étoit assurée d'une alliance puissante qui soutiendroit bientôt ses foibles efforts, et finiroit par la rendre victorieuse, elle ne balanceroit pas à prendre son parti, et cependant les dispositions sont toujours subordonnées à ce que les Anglois soient d'accord avec lui et avec nous.

Or, comme la République Françoise ne peut rien craindre des Anglois, qui ne soit fort au-dessous de ce que l'établissement des Russes dans la Méditerrannée lui feroit perdre; qu'il n'y a pas à espérer que pendant la guerre actuelle, on puisse obtenir aucune restitution de la part des Anglois, autrement que par un prompt traité qui leur présenteroit d'autres avantages, et qu'en supposant même qu'ils ne consentissent à aucune restitution, il n'y auroit aucun intérêt présent à continuer la guerre, et aucun inconvénient à AJOURNER *nos*

réclamations à des temps plus heureux. Le Directoire Exécutif, s'il goûtoit le plan, résultant des notes que lui envoie le Général Kléber, pourroit aplanir toutes les difficultés, et, d'un seul coup, par son alliance avec les Anglois et la Porte, délivrer la République Françoise de ces deux puissans ennemis, et de tous les autres, dont ils entraîneroient nécessairement la chute.

Dans tous les cas, il est nécessaire d'entamer vivement des négociations avec les Anglois et avec la Porte, quand ce ne seroit que pour gagner du temps, donner de l'ombrage à la Russie, et la porter à déclarer la guerre au Grand-Seigneur, comme elle paroît en attendre impatiemment l'occasion.

Salut et respect,

POUSSIELGUE.

No. XI.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au Quartier-Général du Caire, le 20 Vendémiaire, An 8 de la République Françoise, une et indivisible.

DAMAS, *Général de Division, Chef de l'Etat-Major, Général de l'Armée, au* MINISTRE DE LA GUERRE.

J'AI l'honneur de vous adresser, Citoyen Ministre, la proclamation du Général Bonaparte à l'armée en la quittant, et celle du Général Kléber en en prenant le Commandement en Chef;

Les ordres du jour, et les 4 Numéros du Courrier d'Egypte qui ont paru depuis cette dernière époque;

L'état des Officiers Généraux, et Etats-Majors, et supérieurs des corps qui sont morts à l'armée jusqu'à ce jour;

L'état des promotions que le Général en Chef Kléber a cru indispensable de faire pour le bien du service; vous en sentirez vous-même la nécessité, en comparant ces deux derniers.

Je vous prie, Citoyen Ministre, de demander au Directoire Exécutif la confir-

mation de ces grades, et de m'en faire passer les nominations définitives.

Je ne puis encore vous envoyer l'état détaillé de la situation générale de l'armée, parce qu'en prenant les fonctions de Chef d'Etat-Major Général, je n'ai pas trouvé les états particuliers nécessaires pour le former. J'espère vous les faire parvenir par le premier courrier.

Il ne m'a pas encore été possible de réunir ceux de tous les corps de l'armée, disséminés sur une aussi grande étendue de terrain que celle que nous avons à défendre; et dont la plupart sont, en outre, sans cesse occupés à poursuivre les Arabes, ou à combattre les Beys errans avec leurs partis, qui se grossissent aussitôt qu'on leur donne un moment de relâche.

Vous pouvez juger de l'affoiblissement de l'armée par sa réduction considérable depuis un an.

Son effectif au 1er Vendémiaire, an 7, étoit de plus de 33,000 hommes: il est, en ce moment au-dessous de 22,000, dont il faut déduire deux mille, malades ou blessés, hors d'état de faire aucun service; et quatre mille (environ) hors d'état d'entrer en campagne, qui ne sont point propres à un service actif, et dont partie,

ou blessés, ou attaqués de maux d'yeux, préfèrent rester dans les dépôts, plutôt que de s'exposer à gagner les maladies épidémiques auxquelles les hôpitaux sont sujets dans ce pays.

Il résulte de ce tableau comparatif que depuis un an l'état de l'effectif est réduit d'un tiers, et celui des présens sous les armes diminué de moitié.

Les seize mille hommes (environ) de toutes armes qui composent l'armée active, sont répandus sur une surface de terrain comprise dans un triangle, dont la base, depuis le Maraboud jusqu'à El-Arich, a deux cents lieues à peu près; de même que ses côtés, dont l'un depuis El-Arich s'élève jusqu'au-delà des premières Cataractes (qui peuvent être considérées comme son sommet), et l'autre depuis les Cataractes jusqu'au Maraboud.

L'expérience prouve en ce moment, Citoyen Ministre, que lorsque les garnisons indispensables pour la sûreté des places et des provinces sont distraites du nombre d'hommes en état d'entrer en campagne, il est impossible d'en réunir sept mille sur un seul point, pour s'opposer aux efforts des ennemis, qui nous menacent d'invasion de tous côtés.

Je présume que le Général en Chef, en écrivant au Directoire Exécutif, lui donne des renseignemens plus circonstanciés, sur la situation de l'armée et de toute la colonie,

Salut et respect.

(Signé) DAMAS.

No. XII.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

Au Caire, le 1er Vendémiaire, An 8.

E. POUSSIELGUE, *Contrôleur des Dépenses de l'Armée, et Administrateur-Général des Finances de l'Egypte, au* DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

CITOYENS DIRECTEURS.

J'AI été chargé exclusivement, depuis l'arrivée de l'armée en Egypte, de l'administration des Finances, et des autres parties qui tiennent à l'économie politique de ce pays.

Je crois vous devoir, après le départ du Général Bonaparte, et dans la position critique où il nous laisse, un tableau abrégé, mais fidèle, des observations que j'ai recueillies, et des opinions politiques qui en sont le résultat.

Les voyageurs et les agens même du Gouvernement François qui ont été en Egypte, se sont tellement accordés dans les idées exagérées qu'ils ont données sur les richesses naturelles, et sur les trésors que renfermoit cette contrée, que quinze mois de séjour, de recherches et d'expériences par un grand nombre d'hommes éclairés, n'ont pas encore totalement effacé ces fausses impressions.

On portoit les revenus ordinaires, y compris les douanes, de 49 à 50 millions; on a même été jusqu'à 60 millions.

Il faut les réduire, en temps de paix à 19 millions; un commerce bien entendu et protégé les porteroit à 20.

En temps de guerre, tel que celui où nous n'avons cessé d'être, les revenus ne peuvent excéder douze et treize millions.

L'abondance en Egypte dépend d'abord d'un bon Nil, ensuite de la distribution des eaux. Il faut chaque année que les canaux

soient nettoyés; que les digues soient réparées, et que chacune d'elles ne soit coupée ni plus tôt ni plus tard, que l'intérêt commun ne l'exige.

Il s'en faut que la distribution des canaux et leur entretien soient portés ici au degré d'utilité qu'on espéreroit trouver dans un pays dont la fertilité dépend uniquement de l'observation de ces deux points.

Lors même que le Nil est bon, un grand nombre de terres demeurent incultes, faute d'ordre dans la coupe des digues; mais quand le Nil est mauvais ou médiocre, le dommage est dix fois plus grand qu'il ne devroit l'être, parce que tous les villages craignant de manquer d'eau, ceux qui sont les plus voisins du Nil se hâtent, avant le temps, de couper les digues, ce qui ne se fait pas sans combat contre les villages intéressés à s'y opposer, et par ce procédé insensé, une grande partie des eaux, déjà si rares, se perd sans utilité.

Mais quelques abondantes que soient les récoltes, elles ne peuvent, dans le système actuel, accroître les revenus du gouvernement, quoiqu'il soit lui-même propriétaire des deux tiers des terres de l'Egypte, tandis qu'un

qu'un mauvais Nil diminue considérablement le revenu.

Le système de finances de l'Egypte est entièrement féodal.

Le paysan cultive à son profit, moyennant une redevance fixée qu'il paye en argent ou en nature au propriétaire.

Cette redevance se divise en trois espèces générales.

Le *Miri:* c'est la contribution foncière due au Grand-Seigneur: le propriétaire le perçoit et le paye ensuite aux Effendis chargés d'en faire le recouvrement.

Ce Miri, imposé sur les terres, monte à 3,000,000, suivant toutes les matrices de rôles que j'ai pu découvrir.

La seconde espèce de redevance s'appelle *Fais*. C'est le cens ou revenu net, affecté originairement au propriétaire ; il monte également pour toutes les propriétés, y compris celles du Gouvernement, à 3,000,000.

La troisième espèce s'appelle *Barani*, ou *Moudaf*; elle se compose, 1°. d'un excédant de revenu imposé par le propriétaire par supplément au Fais; 2°. des réquisitions extraordinaires de toute espèce, faites au village, soit en argent, soit en nature ; 3°. des dépenses causées par des

passages des troupes ou par la présence du propriétaire; 4°. de toutes les dépenses d'administration du village et de la province, fondations pieuses, etc.

Cette troisiéme espèce produit à tous les propriétaires de l'Egypte 6,400,000.

Il y a enfin un produit de 1,300,000 provenant des droits que les Cachefs percevoient à leur profit dans les provinces qu'ils gouvernoient.

Ainsi la totalité des revenus en argent que les cultivateurs de terres de l'Egypte supportent, non compris les vols immenses des Cophtes qui les perçoivent, est de près de 14,000,000.

Il faut en déduire trois millions deux cent mille livres pour le Fais et le Barani, des propriétés qui n'appartiennent pas au Gouvernement, et qui sont évaluées au tiers de l'Egypte; il restera au Gouvernement 10,800,000.

On ne peut obtenir au-delà de cette somme qu'en faisant des avances, ou des exactions.

Il faut ajouter à ce revenu, le Fais et le Barani qui se paye en nature; ce qui n'a lieu que dans les provinces de la Haute-Egypte.

On estime cette redevance à un million

huit cent mille quintaux de toutes espèces de grains, pour la portion qui revient au Gouvernement, ce qui équivaut à un million de quintaux de froment pur à 3l. 10s. prix moyen, et qui donne une somme de 3,500,000.

Il faut en déduire 850,000 pour les frais de recouvrement et de transport qui reviennent à 17s. par quintal rendu au Caire; reste à 2,650,000.

En temps de paix, on estime les produits des douanes et des autres droits indirects, à 5 millions environ.

La marque de la monnoie produit 750,000.

Les revenus du Gouvernement en temps de paix seroient donc de 19 millions 200,000.

Mais dans l'état de guerre où nous sommes, les douanes et revenus indirects ne produisent pas plus de 1,500,000.

Les grains de la Haute-Egypte, qu'on ne peut vendre sur les lieux, et qu'on n'a pas de moyens suffisans pour faire descendre, ne produiront pas plus d'un million.

Les décharges à accorder aux villages pour terrains non arrosés, monteront encore à plus d'un million et demi.

Il faudroit encore déduire une foule de charges et de pensions du pays qu'il a fallu conserver, les frais relatifs à la caravane de la Mekke qui ont été faits en partie l'année passée, et qu'il faudra faire en totalité cette année, les dépenses des Divans des provinces et des Janissaires du pays: toutes ces dépenses absorbent près de trois millions.

On ne peut donc compter les revenus affectés à l'armée que pour 9 à 10 millions; sur lesquels il ne reste qu'environ deux millions à recouvrer d'ici à la fin de Frimaire prochain.

Le Général Bonaparte a levé, dans les premiers mois de notre arrivée, sur les différentes nations et sur les négocians, environ quatre millions de contributions extraordinaires. Il a fait percevoir un droit des deux cinquièmes des revenus d'une année sur les propriétés foncières des particuliers, qui a produit 1,200,000.

Ces moyens sont usés: il n'y a plus de contributions extraordinaires à espérer dans un pays sans aucun commerce depuis dix-neuf mois; l'argent des Chrétiens est épuisé; on ne pourroit en demander aux Turcs, sans occasionner une ré-

volte, et d'ailleurs on n'en obtiendroit pas; l'argent est enfoui; et les Turcs, plus encore que les Chrétiens, se laissent emprisonner, se laissent assommer de coups, et QUELQUES-UNS SE SONT LAISSÉ COUPER LA TÊTE plutôt que découvrir leurs trésors.

Le recouvrement des revenus se commence en Frimaire, pour les pays cultivés en rizières; en Pluviôse, pour ceux cultivés en bled et autres denrées, mais qui payent en argent; et en Messidor, pour ceux qui payent en nature.

Les paysans tiennent encore plus à leur argent que les habitans des villes: ils ne payent qu'à *la dernière extrémité* et sou à sou; leur argent est caché; leurs denrées et leurs effets sont enfouis. Ils savent qu'il faudra toujours finir par payer, et qu'en le faisant volontairement aux époques fixées, ils épargneroient des contraintes qui leur coûtent le double et qui les ruinent. Ils aiment mieux attendre une colonne de troupes; s'ils la voient venir, ils s'enfuient avec leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux, et l'on ne trouve plus que des cahutes abandonnées. S'ils croient être assez forts pour résister, ils se battent et appellent les villages voisins et

même les Arabes à leur secours. Ils ont toujours des hommes à l'affût pour être avertis à temps de l'approche des troupes.

Quelquefois on peut attraper les chefs du village: on les mène en prison, où on les retient jusqu'à ce que le village ait payé: ce moyen est lent, et ne réussit pas toujours. Si on parvient à leur enlever leurs chameaux, leurs buffles et leurs troupeaux, ils les laissent vendre, au lieu de les racheter en s'acquittant; et s'exposent à mourir de faim, en laissant leurs terres incultes l'année suivante.

Il faut donc avoir sans cesse, dans chacune des seize Provinces de l'Egypte, une colonne de 60, 80, ou 100 hommes uniquement employés à forcer les villages à payer; et souvent après une tournée pénible, ils reviennent avec très-peu de chose.

Il est facile d'imaginer toutes les exactions, les dégâts et leurs désordres qui accompagnent souvent leurs courses, quelque sévère que puisse être la discipline.

Un inconvénient très-grave s'oppose aux recouvremens pendant les huit mois où l'Egypte n'est pas inondée: c'est le temps où les Arabes peuvent faire leurs

courses; où les descentes ont lieu, et où l'on est menacé d'être attaqué de tous les côtés. Il faut alors se battre tous les jours, et à peine une colonne a-t-elle entrepris une tournée, qu'elle est forcée de rétrograder sur ses pas pour aller punir des villages révoltés, ou chasser des Mamelouks et des Arabes.

Le recouvrement des grains est encore plus difficile: il faut également, *par la baïonnette*, contraindre les villages à payer ceux qu'ils doivent; il faut les transporter dans des magasins sur les bords du Nil; il faut enfin les faire filer sur le Caire.

Quand on a vaincu les deux premiers obstacles, il reste à vaincre le plus difficile, à cause du petit nombre de bateaux qu'on peut employer à ces transports, et parce qu'ils ne peuvent être faits que pendant les quatre mois où le Nil est navigable. Depuis notre arrivée, il a été détruit un très-grand nombre de barques qui, faute de bois de chauffage, ont été brûlées; elles n'ont pas été, et ne pouvoient être remplacées; une partie de celles qui restent est sans cesse employée aux mouvemens des troupes qui poursuivent Mourad-Bey.

L'année passée, il a fallu acheter comp-

tant au Caire pour la subsistance de l'armée, et, malgré l'extrême pénurie d'argent, pour 300,000 de bled, tandis que nous en avions pour plusieurs millions dans la Haute-Egypte.

Cette année-ci, les barques ont apporté exclusivement les grains du Gouvernement. Il en résulte un autre inconvénient; la ville du Caire manque de bled, et l'inquiétude du peuple pour la subsistance, a déjà causé quelque fermentation.

Malgré tous ces inconvéniens, il y avoit encore l'année passée du numéraire; le commerce de l'année précédente en avoit apporté, et, *lors du départ du Général Bonaparte, il étoit encore dû, cependant, plus de dix millions à l'armée, dont quatre millions de solde.*

Aujoutd'hui le numéraire disparoît totalement; on ne voit plus que des médins qui circulent avec une rapidité inconcévable.

Cette monnoie n'a qu'un peu plus d'un tiers de la valeur intrinsèque des autres monnoies. Avant la guerre, on apportoit beaucoup de piastres d'Espagne, et on emportoit des médins; à présent, les piastres se sont écoulées par le commerce du café avec l'Yémen, ou elles ont été fondues à la mon-

monnoie, en sorte qu'elles augmentent de valeur ainsi que les monnoies d'or, en raison de leur rareté, et de la plus grande abondance des médins. Il en résulte le renchérissement des denrées et beaucoup d'entraves dans la circulation des espèces.

L'engorgement actuel de toutes les denrées de l'Egypte, par une suite semblable de la cessation du commerce, est un inconvénient bien plus grave; il *achevera de ruiner ce pays*, car les villages devant toujours payer les mêmes sommes, et ne pouvant ni exporter, ni trouver à vendre leurs denrées, leurs habitans vont être réduits à la dernière misère, et l'armée, qui avoit déjà tant de peine à avoir de l'argent quand il y en avoit encore, va être bientôt dans l'impossibilité de s'en procurer.

La caisse de l'armée est constamment vide, et chaque mois d'ici à quelques temps, on n'aura pas la perspective de recouvrer plus de 2 à 300,000, tandis que les dépenses réglées s'élèvent à plus de 1,300,000 par mois.

Le peuple Egyptien, nonobstant ses fréquentes *révoltes* contre nous, peut passer pour un peuple très-doux; mais il est *dissimulé, et il s'en faut de beaucoup qu'il nous*

aime, quoiqu'il ait été traité avec plus d'égards qu'on n'en ait jamais accordé à aucun peuple conquis.

La différence des moeurs, celle extrêmement importante de la langue, et surtout leur religion, sont des obstacles invincibles à toute affection sincère.

Ils détestent le gouvernement des Mamelouks; ils craignent le joug de Constantinople; mais ils ne souffriront jamais le nôtre que dans l'attente de le secouer. Ils nous accorderoient seulement la préférence sur toutes les nations *qu'ils appellent* CHRÉTIENNES.

Nous avons partout ici autour de nous, *dix mille* ennemis cachés, pour *un* ami apparent.

Nous avions réussi à entretenir une bonne intelligence avec le Chérif de la Mekke, et les lettres qu'il avoit écrites au Général Bonaparte et à moi, avoient tranquillisé un moment les consciences des Musulmans de l'Egypte: mais des espions qu'il a envoyés au Caire depuis que le Grand-Vizir est à Damas, donnent lieu de présumer qu'il a changé de dispositions à notre égard, et qu'en suivant les insinuations des Anglois, qui ont actuellement

des forces dans la Mer Rouge, il s'est rangé du côté de nos ennemis.

Nous avions 31,000 hommes sous les armes et bien portans à notre arrivée en Egypte. Il n'y avoit alors que les Mamelouks et les Arabes à combattre, et cependant, ils occupèrent exclusivement et chaque jour, jusqu'à la fin de Pluviôse, toute cette armée.

Aujourd'hui les Mamelouks, quoique dispersés, existent encore presque tous, et peuvent, en un moment où l'armée seroit occupée ailleurs, se réunir très-promptement. Ils n'ont perdu que quatre ou cinq sous-chefs : les principaux qui restent sont toujours puissans et ont du crédit.

Les Arabes n'ont pas diminué de nombre, ils nous haïssent autant qu'à notre arrivée ; et leur vie errante les empêche de nous craindre.

Quand nous sommes débarqués, les Egyptiens ont cru, comme *nous le leur disions*, que c'étoit, *d'accord avec le Grand-Seigneur*, ils se sont soumis avec plus de docilité : à présent, ils sont bien convaincus du contraire ; ceux qui paroissent nous servir, se croient, *par notre* MENSONGE, autorisés à nous trahir ; ils le feront à la

première occasion, et déjà ils tressailloient de plaisir lors du débarquement de Messidor dernier à Aboukir.

Mais quand, à ces nombreux ennemis au milieu desquels nous vivons, viennent se réunir ceux du dehors; que le Grand-Vizir même, avec les principaux officiers du Grand-Seigneur, rassemble toutes les forces Ottomanes pour nous attaquer sur divers points à la fois, par terre et par mer, et qu'il a pour auxiliaires les Anglois et les Russes; qu'il invite les grands et les peuples d'Egypte à la révolte; qu'enfin, le peu d'Arabes qui nous étoient demeurés attachés, nous abandonnent pour se joindre à lui; il est facile de concevoir que notre situation devient désespérée.

L'ennemi perd une armée; il en fait une autre à l'instant: il a été battu au Mont Tabor—deux mois après il l'a été à Aboukir; le même temps s'est écoulé, et il va encore se faire battre tout à l'heure à Salahieh. Mais chaque victoire nous coûte nos meilleurs soldats, et *leur perte ne se répare pas.* Un revers nous *anéantiroit tous,* et quelque brave que soit l'armée, *elle ne pourra l'éviter encore bien long-temps.*

La guerre nous a enlevé d'excellens officiers généraux, tels que le Général Caffarelli, le Général Dommartin, le Général Bon, le Général Rambault et le Général Dupuis; presque tout le corps du Génie, et une très-grande partie des Chefs de Brigade d'Infanterie et de Cavalerie. Il est parti plusieurs Généraux estimés, et le Général Bonaparte en a emmené cinq avec lui.

L'armée, sans habits, et surtout sans armes et sans munitions, réduite à moins des deux tiers en nombre, n'a pas plus de onze mille hommes en état de marcher à l'ennemi; quoiqu'il paroisse y en avoir sous les armes environ 13 à 14 mille, mais c'est que beaucoup de soldats présens à l'appel, aiment mieux malgré leurs blessures, ou leur maladie, faire le service du quartier que de demeurer dans les hôpitaux, ou dans les dépôts: lorsqu'il s'agit de faire une marche un peu longue, et de combattre, on reconnoît leur invalidité forcée.

Les ophthalmies, les dissenteries, les blessures et d'autres maladies non moins communes ici, ont mis le reste de l'armée absolument hors de combat.

Les hommes même qui peuvent marcher sont épuisés de fatigues, affoiblis par le climat, les blessures et les maladies qu'ils ont essuyés, et leur courage est diminué en proportion.

Avec ce petit nombre d'hommes, il faut couvrir cinq cents lieues de superficie, contenir trois millions d'habitans qui sont autant d'ennemis, garnir les places et les forts à Alexandrie, Rosette, Rahmanieh, Gizeh, Benisuef, Médine, Minuet, Siout, Girgé, Kené, Kosseir, le Caire, Suez, Mitt Kanïar, Salahieh, El-Arich, Bilbeis, Catieh, Damiette, Mansora, Semenoud et El-Benouf. Si le Grand-Vizir attaque, on ne pourra opposer plus de 5 à 6000 hommes à toutes les forces Ottomanes qui seront à ses ordres. Et s'il fait une double attaque, il entrera dans le pays sans qu'on puisse l'en empêcher, ce qui seroit arrivé au Général Bonaparte, si en même temps que les Turcs faisoient un débarquement à Aboukir, ils eussent fait marcher l'armée en Syrie sur l'Egypte.

Dans trois mois, il faudra passer une seconde fois par l'épreuve funeste de la peste, qui peut faire de ravages épouvan-

tables. Cette perspective effrayante abat les courages les plus intrépides.

Pour comble de malheur, le Nil de cette année a été extrêmement mauvais, en ce qu'ils s'est écoulé tout de suite, sans que les terres aient eu le temps d'être successivement arrosées. Nous ne pourrons retirer aucune contribution des villages qui n'auront pas eu d'eau, et nous sommes menacés de la plus affreuse misère.

Il n'est pas un soldat, un officier, un général qui ne soupire après son retour en France, persuadés comme ils le sont, qu'ils sacrifient ici, inutilement pour leur patrie, leur santé et leur vie.

Cependant d'après la situation où sont les affaires en France, et puisque depuis quinze mois, il n'a pas été possible de nous envoyer des secours, nous ne devons plus en espérer d'assez prompts, surtout la saison favorable étant passée.

L'armée a vu avec plaisir le Général Kléber avoir le commandement après le départ du Général Bonaparte; personne ne pouvoit lui inspirer plus d'estime et de confiance.

Mais il est plein d'honneur et de fierté, et plus la tâche qu'on lui a laissée est diffi-

elle, plus il craindra d'écouter des sentimens commandés par les circonstances et pour l'intérêt de l'armée, mais que par la suite on pourroit taxer de timidité.

N'ayant pas la même responsabilité, je ne crains pas, Citoyens Directeurs, d'exposer à vos yeux la vérité; et telle que vous la lisez, vous la trouveriez *bien affoiblie*, si les bornes d'une lettre permettoient d'entrer dans de plus grands détails.

L'Egypte est un superbe pays; notre situation n'est qu'un effet des circonstances, elle prouve seulement que nous y sommes venus trop tôt, et qu'il n'est pas encore temps de nous y établir.

Il n'y a aucun doute que, si nous étions les maîtres paisibles de l'Egypte, en peu d'années nous en ferions disparoître la plupart des fléaux qui la désolent, tels que la peste et les Arabes, et que nous donnerions à l'agriculture et au commerce une vie nouvelle qui rameneroit ce pays à son ancienne splendeur. Ce seroit la plus belle colonie de l'univers, qui deviendroit bientôt le régulateur du commerce du monde.

Mais l'Egypte est bornée par les deux mers et par des déserts.

Il

Il faut avoir une marine puissante pour être maître d'y aborder, et surtout pour protéger son commerce et en obtenir tous les avantages qu'il promet.

La République Françoise est actuellement sans marine : elle sera long-temps encore, avant d'en avoir créé une qui puisse rivaliser avec celle de ses ennemis.

Vouloir conserver l'Egypte sans avoir aucun moyen d'y porter, d'y assurer des secours de toute espece, c'est s'exposer à être forcé de l'abandonner à la Russie ou à l'Angleterre, qui sous prétexte de nous en chasser s'y établiroient, et dès lors s'y mettroient bientôt en état de nous en exclure pour toujours.

Nous pourrions encore nous y maintenir si nous avions le consentement de la Porte, mais si l'on n'a pas cru pouvoir l'obtenir avant notre invasion, on le pourra bien moins aujourd'hui que la porte s'est mise à la merci des Russes et des Anglois ; et fût-elle, contre toute apparence, disposée par des considérations politiques, à nous laisser occuper l'Egypte provisoirement, jamais les Anglois ne le lui permettroient.

Quand l'expédition d'Egypte a eu lieu, nous étions en paix sur le Continent ; nous

avions encore un reste de marine dans la Méditerranée; nous possédions toute l'Italie, Corfu, et Malte; on pouvoit espérer d'obtenir le consentement au moins tacite du Grand-Seigneur, et on seroit arrivé au but que l'on se proposoit contre les Anglois; car je pense, avec tout le monde, qu'il s'agissoit, en les faisant trembler pour leurs possessions de l'Inde, de les forcer à une paix avantageuse pour la République, en faisant de l'évacuation de l'Egypte un objet de compensation pour les restitutions que nous leur demanderions.

Mais la bataille navale d'Aboukir a tout renversé: elle a détruit notre marine; elle nous a empêché de recevoir le reste des forces qui nous étoient destinées; elle a laissé à nos ennemis le champ libre pour nous faire déclarer la guerre par la Porte; elle a rallumé celle qui étoit mal éteinte avec l'Empereur d'Allemagne; elle a ouvert la Méditerranée aux Russes, et les a portés sur nos frontières; elle nous a fait bientôt perdre l'Italie et les belles possessions dans l'Adriatique que nous avions dues aux *heureuses* campagnes du Général Bonaparte; enfin, elle a fait à l'instant avorter tous nos projets, puisqu'il n'a plus

fallu depuis songer à inquiéter les Anglois dans les Indes. Le peuple d'Egypte, que nous avions dû considérer comme ami, comme allié, devenoit subitement notre ennemi, et, environnés entièrement par les Musulmans, nous nous trouvions réduits à une défensive difficile sans plus entrevoir aucun but d'utilité.

Aujourd'hui il ne faut plus espérer d'obtenir que les Anglois prennent en considération dans un traité de paix l'évacuation de l'Egypte. Ils savent d'abord l'état de denûment et de foiblesse où nous y sommes réduits, ce qui nous met dans l'impossibilité de rien tenter contre eux : ils savent que quand même nous recevrions des secours, ce qu'ils empêcheront de tous leurs moyens, nous n'en serions pas plus avancés, tant que nous aurons à combattre les Musulmans, et ils sont assurés que la Porte ne fera pas la paix sans leur consentement, ou sans que la condition préliminaire, pour cesser la guerre, ne soit l'évacuation de l'Egypte.

Ainsi notre but est manqué sous ce rapport, qui ne peut plus concerner les Anglois ; et que soit à titre de conquête, soit

à titre de colonie, nous ne pouvons plus conserver l'Egypte.

Mais il y a plus : c'est que si nous tardons à traiter, nous sommes dans un tel état de foiblesse, que nous ne serons plus à temps de le faire ; et que le reste de l'armée périra, ou qu'il faudra évacuer sans condition, tandis qu'on peut encore faire de cette évacuation le prix du rétablissement de la paix avec l'Empire Ottoman et avec les puissances Barbaresques, resserrer nos anciennes liaisons avec la Porte, et reprendre dans le Levant le commerce exclusif dont nous jouissions.

Ce traité auquel les Anglois ne peuvent être étrangers, *prépareroit la paix* qu'il est temps enfin de faire avec eux ; il ameneroit infailliblement une déclaration de guerre de la Russie à la Porte, et opèreroit une heureuse diversion dans nos affaires d'Europe ; *nous pourrions espérer de reprendre ce que nous avons perdu dans la Méditerranée.*

Cette opinion me paroît d'autant plus fondée, que les Anglois ne peuvent voir sans quelque inquiétude et sans une secrète jalousie, les progrès des Russes, bien plus dangereux pour eux que notre puis-

sance continentale, aujourd'hui que notre marine est détruite, et que nous avons perdu nos conquêtes maritimes.

Le seul événement qui pourroit nous permettre de conserver l'Egypte, ce seroit une prompte déclaration de guerre des Russes à la Porte : toutes les forces Ottomanes qui se portent ici, voleroient bien vîte à la défense du centre de l'Empire. Le Grand-Seigneur consentiroit alors à la paix aux conditions qui nous conviendroient.

Mais il est probable qu'à moins d'un traité d'alliance entre la République Françoise et la Russie, qui pourroit un moment nous être utile, mais qui seroit impolitique, cette dernière puissance attendra que la Porte Ottomane ait fait la paix avec nous pour lui déclarer la guerre, car en nous battant avec la Porte, nous diminuons ses forces et ses moyens; c'est travailler pour la Russie, qui de son côté, ne pouvant faire la guerre à la Porte, sans lui faire aussitôt conclure la paix avec nous, va au même but, de détruire cette puissance, en faisant la guerre aux François qu'elle sait être son seul appui.

L'on regarde aujourd'hui l'Empire Ot-

toman comme un vieil édifice prêt à s'écrouler; les puissances de l'Europe s'apprêtent depuis long-temps à s'en partager les lambeaux, et plusieurs politiques croient cet événement très-prochain: dans cette hypothèse, il est convenable, pensent-ils, que la France ait sa part de la dépouille, et l'Egypte est son lot.

Si cette ruine de l'Empire Ottoman, qui n'est rien moins que sûre, quand on considére combien elle ameneroit de discussions et d'oppositions entre les grandes puissances de l'Europe, même entre celles qui se seroient combinées pour cet objet, quand on considère encore qu'il sera éternellement de l'intérêt de la France, de *l'Angleterre*, de la Prusse, et même de l'Empereur, *de s'y opposer*; si cette ruine, dis-je, finissoit par se consommer, la France seroit toujours *à temps d'avoir l'Egypte:* d'ailleurs les François y seroient appelés par les Turcs même, quand ceux-ci se verroient menacés par les Russes, qu'ils haïssent mortellement.

La France est un si beau pays, les François sont si puissans par leur nombre, par leurs richesses, et par leur position à l'égard des autres puissances, *qu'ils ne peuvent*

rien gagner à un bouleversement de l'Europe; tandis que ce bouleversement peut créer une nouvelle puissance dominante qui lui enlèveroit tous ces avantages dans la Méditerranée.

En me résumant, Citoyens Directeurs, je conclus que nous sommes trop éloignés, et que les événemens se pressent trop pour qu'il soit possible d'attendre vos ordres avant de prendre un parti, à moins de compromettre les intérêts de la République, sa sûreté et la gloire du reste de l'armée.

Qu'infailliblement il faudra évacuer l'Egypte, en rétablissant à ce prix la paix et tous nos anciens rapports avec les Ottomans et les Barbaresques.

Que tous ce que vous avez à espérer maintenant, quelles que soient vos vues sur l'Egypte, c'est dans la disposition où est le Général Kléber, que l'évacuation soit retardée le plus possible par les lenteurs qu'il cherchera à apporter dans les négociations, si on a le bonheur de négocier.

Qu'enfin, si l'évacuation a lieu sans qu'on puisse attendre vos ordres, c'est qu'elle aura été inévitable, et que dans l'ignorance

où nous sommes ici de la véritable situation de la France et de l'Europe, cette évacuation se trouve commandée par la prudence, et d'accord avec nos intérêts politiques.

Salut et respect,

E. POUSSIELGUE.

No. XIII.

Au Caire, le 22 Vendémiaire, An 8

DUGUA, *Général de Division, au Citoyen* BARRAS, *Directeur.*

CITOYEN DIRECTEUR,

JE vous ai écrit plusieurs lettres depuis l'arrivée de l'armée en Egypte. J'ignore si elles vous sont parvenues. *Bien peu de dépêches particulières sont allées à leur destination.* Je vous disois dans ces lettres que j'avois grande envie de retourner en France, mais cette envie étoit subordonnée

au

au désir d'y retourner d'une manière flatteuse, et non avec l'air d'avoir quitté l'armée, par impatience, par dégoût, par légèreté, ou par crainte, soit de la peste, soit de nos nombreux ennemis Russes, Anglois, Turcs, Arabes et Mamelouks, qui menacent l'Egypte sur quatre ou cinq points différens, *Alexandrie, El-Arich, la Mer Rouge et le Désert.*

Je profite du retour de votre cousin, pour vous donner des détails sur notre position, qui, peut-être, ne vous a pas été peinte telle qu'elle est. J'ai commandé les deux tiers de l'Egypte pendant les expéditions de Syrie et d'Aboukir. Je connois ses produits, ses ressources, la force des places que l'on appelle de guerre, les chemins que l'on peut prendre pour les éviter, l'esprit des habitans, l'état de l'armée, de nos arsenaux, de nos magasins et de nos finances. Je vais faire passer rapidement sous vos yeux l'aperçu de tous ces objets, et vous jugerez s'il n'est pas instant que le Gouvernement vienne à notre secours.

Je ne vous dirai que peu de mots sur le départ du Général Bonaparte ; il n'a été communiqué qu'à ceux qui devoient en

être; il a été précipité, l'armée est restée 13 jours sans Général en Chef. Il n'y avoit pas un sou dans les caisses, aucun service n'étoit assuré, l'ennemi à peine parti d'Aboukir étoit encore devant Damiette, et le Grand-Vizir étoit déjà à Damas: telle a été notre position au Caire du 1 au 13 Fructidor.

Je vous avoue, Citoyen Directeur, que je ne pouvois pas croire que le Général Bonaparte nous eût abandonnés dans l'état où il nous a laissés, sans argent, sans poudre, sans boulets, une partie des soldats sans armes. Alexandrie est un grand camp retranché, à qui l'expédition de Syrie a enlevé une partie des bouches à feu qui lui étoient nécessaires pour sa défense. Lisbé, près Damiette, est à peine clos: une portion des murs d'El-Arich sont tombés d'eux-mêmes; des dettes énormes, plus du tiers de l'armée détruit par *la peste, la dissenterie, l'ophthalmie* et les combats; ce qui reste est presque nu, et l'ennemi est à huit journées de nous. Telle chose que l'on puisse vous dire à Paris, ce tableau n'est que trop vrai: vous me connoissez incapable d'en faire de faux.

Une grande armée se rassemble en Syrie; des flottes, dont nous ne connoissons pas les forces, menacent nos côtes, que nous savons être accessibles en beaucoup d'endroits. Le Général en Chef ne peut réunir que 7,000 combattans. L'ennemi peut former trois attaques à la fois; que feroient 7,000 hommes disséminés?

Nous avons contre nous le fanatisme Musulman qui ne peut pas être apprivoisé : l'idée d'un Gouvernement Chrétien est un supplice pour le peuple; les exemples les plus sévères n'empêchent pas les villageois de se révolter au moindre bruit désavantageux, ou au moindre firman répandu contre nous.

Cependant le pays est superbe, la propriété peut en être utile, sous bien des rapports, à la République. On peut y cultiver les productions de toutes les parties de la terre. Si ces avantages décident le Gouvernement à faire des efforts pour conserver l'Egypte, il n'a pas un moment à perdre; il faut qu'il nous envoie, au plus vîte, des hommes, des fusils, du plomb, de la poudre, des boulets, etc.

Si le Gouvernement ne peut pas nous faire passer ces secours; s'il ne peut pas

calmer la Cour Ottomane, et la rappeler à ses véritables intérêts, si enfin nous sommes ici abandonnés à nous-mêmes, forcés de continuer à nous battre un contre dix, de lutter contre les maladies les plus cruelles, le Gouvernement ne reverra, de l'armée d'Egypte, que des aveugles et des estropiés,—si les Turcs ont l'humanité de lui en renvoyer : tout le reste aura péri, épuisé par les fatigues et les victoires.

Je vous réitère l'assurance, Citoyen Directeur, que vous venez de lire la vérité la plus exacte. Mille raisons peuvent avoir empêché qu'elle ne vous ait été dévoilée toute entière. Je vous l'ai dite, parce que je crois ne pouvoir vous donner de preuve plus intime de mon sincère attachement; et parce que je dois ces détails à l'armée d'Egypte, au Gouvernement et à ma patrie.

Salut et respect,

(Signé) DUGUA.

No. XIV.

Au Quartier-Général du Caire, le 30 Thermidor, An 7.

BONAPARTE, *Général en Chef, au* GRAND-VIZIR, *Grand parmi les Grands, Eclairés et Sages, seul Dépositaire de la Confiance du plus Grand des Sultans.*

J'AI l'honneur d'écrire à Votre Excellence, par l'Effendi qui a été fait prisonnier à Aboukir et que je lui renvoie, pour lui faire connoître la véritable situation de l'Egypte, et entamer des négociations entre la Sublime Porte et la République Françoise, qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur et de l'un et l'autre Etat.

Par quelle fatalité la Porte et la France, amies de tous les temps, et dès lors par habitude, amies par l'éloignement de leurs frontières; la France, ennemie de la Russie et de l'Empereur; la Porte, ennemie de la Russie et de l'Empereur, sont-elles cependant en guerre?

Comment Votre Excellence ne sentiroit-elle pas, qu'il n'y a pas un François de tué, qui ne soit un appui de moins pour la Porte ?

Comment Votre Excellence, si éclairé dans la connoissance de la politique et des intérêts des divers Etats, pourroit-elle ignorer que la Russie et l'Empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus pour le partage de la Turquie, et que ce n'a été que l'intervention de la France, qui l'a empêché ?

Votre Excellence n'ignore pas que le vrai ennemi de l'Islamisme est la Russie. L'Empereur Paul III. s'est fait Grand-Maître de Malte, c'est-à-dire, a fait voeu de faire la guerre aux Musulmans. N'est-ce pas lui qui est le chef de la religion Grecque, c'est-à-dire, des plus nombreux ennemis qu'ait l'Islamisme ?

La France, au contraire, a détruit les Chevaliers de Malte, rompu les chaînes des Turcs qui étoient détenus en esclavage, et croit, *comme l'ordonne l'Islamisme*, qu'*il n'y a qu'un seul Dieu.*

Ainsi donc la Sublime Porte a déclaré la guerre à ses véritables amis, et s'est alliée à ses véritables ennemis.

Ainsi donc la Sublime Porte, qui a été l'amie de la France tant que cette Puissance A ÉTÉ CHRÉTIENNE, lui a fait la guerre dès l'instant que la France, par sa religion, S'EST RAPPROCHÉE DE LA CROYANCE MUSULMANE.

La Russie et l'Angleterre ont trompé la Sublime Porte. Elles ont intercepté nos courriers par lesquels nous lui faisions part de l'expédition d'Egypte, et l'ont représentée comme le commencement de l'envahissement de l'Empire Musulman. Comme si je n'avois pas toujours déclaré que l'intention de la République Françoise étoit de détruire les Mamelouks, et non de faire la guerre à la Sublime Porte; étoit de nuire aux Anglois, et non à son grand et fidèle allié l'Empereur Sélim.

La conduite que j'ai tenue envers tous les gens de la Porte qui étoient en Egypte, envers les bâtimens du Grand-Seigneur, envers les bâtimens de commerce portant pavillon Ottoman, n'est-elle pas un sûr garant des intentions pacifiques de la République Françoise?

La Sublime Porte a déclaré la guerre dans le mois de Janvier à la République Françoise, avec une précipitation inouie; sans attendre l'arrivée de l'Ambassadeur Descorches, qui étoit déjà parti de Paris

pour se rendre à Constantinople ; sans me demander aucune explication, ni répondre à aucunes des avances que j'ai faites.

J'ai cependant espéré, quoique la déclaration de guerre me fût parfaitement connue, pouvoir la faire revenir, et j'ai à cet effet envoyé le Citoyen Beauchamp, Consul de la République sur la caravelle ; pour toute réponse on l'a emprisonné ; pour toute réponse on a créé des armées, on les a réunies à Gaza, et on leur a ordonné d'envahir l'Egypte. Je me suis trouvé alors obligé de passer le Désert, préférant de faire la guerre en Syrie, à ce que l'on me la fît en Egypte.

Mon armée est forte, parfaitement disciplinée et *approvisionnée de tout* ce qui peut la rendre victorieuse des armées, fussent-elles aussi nombreuses que les sables de la mer. Des citadelles et des places fortes hérissées de canons, se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du Désert. Je ne crains donc rien, et je suis ici invincible. Mais je dois à l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus vrai des alliés, l'Empereur Sélim, la démarche que je fais.

Ce

Ce que la Sublime Porte n'atteindra jamais par la force des armes, elle peut l'obtenir par une négociation. J'abattrai toutes les armées, lorsqu'elles projetteront l'envahissement de l'Egypte, mais je répondrai d'une manière conciliante à toutes les ouvertures de négociation qui me seroient faites. La République Françoise, dès l'instant que la Sublime Porte ne fera plus cause commune avec nos ennemis, la Russie et l'Empereur, fera tout ce qui sera en elle pour rétablir la bonne intelligence et lever tout ce qui pourroit être un sujet de désunion entre les deux Etats.

Cessez donc des armemens dispendieux et inutiles. Vos ennemis ne sont pas en Egypte, ils sont sur le Bosphore, ils sont à Corfou, ils sont aujourd'hui, par votre extrême imprudence, au milieu de l'Archipel.

Radoubez et réarmez vos vaisseaux, reformez vos équipages d'artillerie, tenez-vous prêts à déployer bientôt l'étendard du Prophète, non contre la France, mais contre les Russes et les Allemands, qui rient de la guerre insensée que nous nous faisons, et qui lorsqu'ils vous au-

ront affoiblis, lèveront la tête et déclareront bien haut la prétention qu'ils font déjà.

Vous voulez l'Egypte, dit-on, *mais l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter.*

Chargez votre Ministre à Paris de vos pleins pouvoirs, ou envoyez quelqu'un chargé de vos intentions, et de vos pleins pouvoirs en Egypte. On peut en deux heures d'entretien tout arranger. C'est le seul moyen de rasseoir l'Empire Musulman, en lui donnant la force contre ses véritables ennemis, et de déjouer leur projet perfide qui malheureusement leur a si fort réussi.

Dites un mot, nous fermerons la Mer Noire à la Russie, et nous cesserons d'être le jouet de cette puissance ennemie que nous avons tant de sujets de haïr, et je ferai tout ce qui pourra vous convenir.

Ce n'est pas contre les Musulmans que les armées Françoises auroient à déployer et leur tactique et leur courage, mais c'est au contraire réunies à des Musulmans qu'elles doivent un jour, comme cela a

été de tout temps, chasser leur ennemi commun.

Je crois en avoir assez dit par cette lettre à Votre Excellence. Elle peut faire venir auprès d'elle le Citoyen Beauchamp, que l'on m'assure être détenu dans la Mer Noire. Elle peut prendre tout autre moyen pour me faire connoître ses intentions.

Quant à moi, je tiendrai pour le plus beau jour de ma vie, celui où je pourrai contribuer à faire terminer une guerre *à la fois impolitique et sans objet.*

Je prie Votre Excellence de croire à l'estime et à la considération distinguée que j'ai pour elle.

(Signé) BONAPARTE.

Pour copie conforme à l'original.

KLÉBER.

No. XV.

* *Traduction d'une Lettre de* BONAPARTE, *en Date du* 4 . . . . 1214.

A Son Excellence le Suprême Vizir; Vicaire Absolu du Grand des Grands, du Judicieux et Intelligent, et du plus Grand de tous les Monarques, l'Empereur des Ottomans.

L'OBJET de la présente lettre, adressée à V. E., et expédiée par le canal de l'Effendi fait prisonnier à Aboukir, est de lui faire un fidèle exposé de l'état des choses en Arabie, et en terminant la guerre qui a eu lieu entre la Sublime Porte et la République Françoise, donner la paix à ces deux puissances. Hélas! pourquoi, amies depuis tant d'années, se trouvent-elles à présent en guerre? Est-ce pour l'éloignement et la distance de leurs limites qu'elles se battent? Est-ce parce que les Cours d'Allemagne et de Russie confinent avec la Sublime Porte, qu'elles se sont unies à

* Cette traduction est celle qui a été faite par ordre de la Sublime Porte.

elle? V. E. ne peut ignorer que la nation Françoise est sans exception très-attachée à la Sublime Porte. Etant douée des qualités les plus éminentes et instruite des véritables intérêts des Cours, est-il possible que V. E. ne sache pas que les Russes et les Autrichiens ont conspiré une fois pour toutes contre la Sublime Porte, et que les François au contraire font leur possible pour s'opposer à leurs méchans projets? V. E. sait que les Russes sont les ennemis de la religion Musulmane, et que Paul Troisième, Empereur de Russie, comme Grand-Maître de Malte, c'est-à-dire premier Chevalier, a solennellement juré l'inimitié aux Musulmans. Les François ont aboli l'Ordre de Malte, donné la liberté aux prisonniers Mahométans qui s'y trouvoient détenus, ET ILS CROIENT COMME EUX, en disant: *il n'y a de Dieu que le vrai Dieu.* Il est donc bien étrange que la Sublime Porte déclare la guerre aux François, ses véritables et sincères amis, et contracte des alliances avec les Russes et les Allemands, ses ennemis décidés. Quand les François étoient nécessairement de la secte du Messie, ils étoient les amis de la Sublime Porte, à peine se sont-ils RAPPROCHÉS

PAR LA RELIGION, elle leur déclare la guerre. Les Cours d'Angleterre et de Russie ont induit en erreur la Sublime Porte, que nous avions informée par nos lettres de l'expédition de nos troupes en Arabie. Ces Cours ont trouvé le moyen d'intercepter et cacher nos papiers; et comme si je n'avois pas manifesté à la Sublime Porte, que la République Françoise, loin de lui faire perdre des domaines, n'avoit pas la moindre intention de lui faire la guerre, Sa Majesté, le très-glorieux Sultan Sélim, a cru aux Anglois, et a eu de l'aversion pour les François ses anciens amis. Est-ce que le bons traitemens que j'ai pratiqué envers les vaisseaux de guerre et marchands appartenans à la Sublime Porte, qui se trouvoient alors dans les ports de l'Arabie, ne sont pas une preuve suffisante de l'extrême désir et de l'amour de la République Françoise pour la paix et l'amitié? La Sublime Porte, sans attendre l'arrivée du Ministre François Descorches, parti de France pour se rendre à Constantinople, et sans demander sur quoi étoient fondés mes mouvemens et ma conduite, a déclaré la guerre aux François avec l'empressement le plus grand. Nonobstant

que j'étois informé de cette guerre, j'ai fait partir sur la caravelle le Consul de la République Beauchamp dans la sûrété de la terminer, et tandis que j'attendois des réponses de la Sublime Porte par son canal, il a été mis en prison, et des troupes Musulmanes ont été expediées à Gaza avec ordre de s'emparer de l'Arabie. Alors j'ai jugé convenable de faire la guerre plutôt de ce côté-ci, que dans le territoire de l'Egypte, et j'ai été obligé, malgré moi, de traverser le désert. Quoique mon armée soit aussi nombreuse que le sable de la mer, pleine de valeur, aguerrie au dernier point et victorieuse; quoiqu'elle soit complètement pourvue de tout ce qu'elle pourroit avoir besoin, que j'aie des châteaux et des forteresses les plus sûres, et que le centre et les limites du désert soient fortifiés par des bouches à feu; quoique je n'aie aucune crainte ni appréhension, que je n'aie à me garder de rien, et qu'il soit impossible que je sois vaincu: néanmoins, par commisération du genre humain, et en égard à ces procédés louables, honorés par les nations, surtout pour nous rapprocher du premier et du plus véritable de nos alliés, Sa Majesté le très-glorieux

Sultan Sélim notre allié, je manifeste ici mes dispositions à la paix. Il est sûr que la Sublime Porte ne réalisera pas ses espérances par la force des armes; et que c'est par une conduite pacifique qu'elle peut faire son bonheur. Autant de troupes qui viendront contre le Caire, je peux les repousser toutes, et malgré cela je faciliterai toutes les propositions qui me seront faites tendant à la paix. Aussitôt que la Sublime Porte se détachera des Russes et des Anglois nos ennemis, il n'y a pas de doute que la République Françoise renouvellera et rétablira autant que possible les bases de la paix et de l'amitié avec la Sublime Porte. Il vaut mieux cesser de s'efforcer à former des armées, et à amasser des munitions de guerre, inutilement. Votre ennemi n'est pas dans l'Arabie. Il est dans la Bulgarie, à Corfou, et par votre mauvaise politique au milieu de la Mer Blanche. Augmentez le nombre de vos vaisseaux, mettez-les en bon ordre, et formez des canonniers. Que la sacrée bannière du Prophète ne soit pas portée sur les François; mais préparez-vous à vous en servir contre les Russes et les Allemands, qui

qui, après avoir souri à la rupture qui a eu lieu inconsidérément et imprudemment entre nous, lèvent bien haut leurs têtes, et d'un cri fort et perçant vous font les propositions les plus onéreuses. Si vous voulez l'Egypte, dites-le; la France n'a jamais prétendu la prendre des mains de la Sublime Porte, et la dévorer. Donnez des pouvoirs à votre Ministre qui est à Paris, ou envoyez quelqu'un en Egypte avec des pleins pouvoirs illimités, et tout sera arrangé sans amertume et à désir. Mettez-vous sur le chemin qui vous fera tirer vengeance de nos ennemis. Travaillez à consolider et à raffermir les fondemens de l'Empire Ottoman. Employez tout votre pouvoir à éloigner les propositions qui vous viennent faites par vos ennemis, ainsi qu'à détourner les terribles projets qu'ils pourroient par malheur faire exécuter dans ces momens. Ayant eu par le passé tant de motifs d'abhorrer les Russes, convient-il de leur faire abandonner la Mer Noire, et de ne pas se venger d'eux? Dites un seul mot pour cela, et je travaillerai pour votre avantage. L'armée Françoise, loin de prétendre à montrer aux Ottomans qu'elle est

disciplinée et valeureuse, désire s'unir à eux pour punir leurs ennemis. Que V. E., que j'ai importuné par cette lettre, fasse venir le François Beauchamp qui se trouve à la Mer Noire, et j'espère qu'après l'avoir interrogé, la mauvaise opinion qu'elle a de moi sera changée à mon avantage. S'il dépendoit de moi, le jour que je pourrois éteindre le feu d'une guerre aussi absurde que messéante, ce jour seroit réputé et compté par moi, comme le plus heureux de ma vie.

No. XVI.

** Traduction d'une Lettre du Général* KLÉBER, *en date de Rebiul-Akhir,* 1214 (17 *Sept.* 1799.)

LE Général Kléber, dans sa lettre datée du 16 de Rebiul-Akhir, expose à V. E. que, dans la probabilité que la lettre de Bonaparte, adressée et expédiée trente jours auparavant à V. E., par le canal de son serviteur, Mahommed Rechdi, n'ait été interceptée par les bâtimens qui croisent

* Traduction faite par ordre de la Sublime Porte.

dans la Mer Blanche, il a cru convenable de lui en envoyer la copie, espérant que le sens de cette lettre sera conforme aux sentimens de V. E.; que, pour ceux qui connoissent les vrais intérêts des deux puissances, la paix est ce qu'il y a de plus salutaire et de plus avantageux pour leurs Etats et sujets; que les François ont mis pied en Egypte, uniquement pour donner de l'appréhension aux Anglois, ébranler leurs possessions et leur commerce dans l'Inde, et les forcer à la paix; que l'intention des François étoit de tirer vengeance des Mamelouks, de délivrer le Caire de leurs oppressions, et de le rendre à la Sublime Porte; que les François, ayant depouillé les Mamelouks de toutes leurs propriétés, outre qu'ils n'ont pas touché à celles des personnes, appartenantes à la Sublime Porte, chacune d'elles étoit restée comme auparavant; que les *odgalhous*, les militaires et leurs juges, confirmés dans leurs services et emplois, exerçoient la loi du Prophête, et que le gouvernement et l'administration du pays a été laissée aux chefs et ulemars de l'Egypte; que la charge d'inspecteur des pèlerins avoit été

confiée au Kyakyn du Pacha, et que si le départ et le retour des pèlerins ne se faisoit pas dans le temps fixé, c'étoit à cause de l'inexactitude et de la négligence de cet agha; que les François s'étoient rendue commune la religion Mahométane, et l'honoroient en toutes les manières; que nonobstant que la Sublime Porte leur ait déclaré la guerre, ils n'avoient pas renoncé à leur attachement et à leur amitié envers elle, et, forcés à combattre à Aboukir et dans l'Arabie, bongré malgré, quoique vainqueurs, leur attachement, leur estime et leur bonne disposition envers la Sublime Porte, n'ayant fait qu'accroître, ils désirent la fin de cette guerre; qu'ils étoient dans l'incertitude si l'affaire de leur expédition en Egypte avoit été opérée en informant la Sublime Porte, et avec sa permission: mais si c'étoit sans la prévenir, de telle manière que cela soit, cette expédition étant dirigée contre les Anglois, il a fallu envoyer l'armée en Egypte avec autant de promptitude que de secret; qu'en considérant l'amitié que la Sublime Porte avoit toujours professé envers les François, l'expédition de leurs troupes en Egypte ne pouvoit être que pour son avantage, que

dans la confiance d'apaiser la Sublime Porte, ils espèrent que *leurs excuses*, dans cette affaire, *seront agréés*; que le Général Bonaparte, n'ayant pu faire part à la Sublime Porte de la vérité du fait, après le malheureux combat naval d'Aboukir, les ennemis communs, en prenant de la supériorité sur les Ottomans et les François, s'en sont réjouis; ils ont fait entendre ce qu'ils vouloient; ils se sont donnés de la gloire auprès de la Sublime Porte, et ils ont donné des preuves de leur * *extension* contre les François; ils ont fait taire la Sublime Porte, et ils ont ainsi attisé avec facilité le feu de la malice et de l'astuce; que si la Sublime Porte en avoit prévenu les François, en lui dessillant les yeux, ils n'auroient pas manqué de lui indiquer le parti le plus avantageux à prendre; que l'affaire de la paix étoit propre à augmenter la renommée et la gloire de Votre Excellence, et qu'elle seroit comme un des plus grands services à rendre à la Sublime Porte; que la nation Françoise est une nation qui ne craint pas le fer et le feu, et la guerre qu'elle a faite depuis dix années consécu-

* Sic Orig.

tives, en offre la preuve: cependant, devant la faire contre la Sublime Porte, c'étoit pour eux comme s'ils la faisoient à leur propre gouvernement, et voyant par là diminuer et affoiblir des forces qu'ils devroient employer, unis à la Sublime Porte, contre l'ennemi commun; leurs victoires actuelles étoient pour eux un sujet de peine et d'affliction; que le don de cette paix est facile, vu qu'entre les deux puissances il n'y avoit aucune affaire obscure et douteuse à débrouiller, et la restitution du Caire étant ce qu'on leur demandoit, ils ne s'y opposoient pas, ayant déjà réussi d'en expulser les Mamelouks; que dans la conviction qu'il faut s'allier à ses ennemis quand ils sont puissans, la Sublime Porte s'est unie à ses ennemis; mais il est probable qu'à la prèmiere occasion ils se déclareront contre elle, et il faut s'en prémunir et bien garder; qu'il est, par conséquent, très-utile et nécessaire de conclure la paix un moment plutôt, comme très-messéant d'épuiser inutilement ses trésors et ses troupes; en un mot, que la guerre qui a eu lieu entre la Sublime Porte et les François n'étant d'aucun profit, l'affaire de la paix étoit à préférer, et

le parti le plus solide à prendre; que Votre Excellence voulant bien leur envoyer une personne de confiance, en toutes les manières, il ne sera aucunement manqué à son égard; qu'ainsi on s'entendroit bientôt avec facilité, et que, pour effectuer l'affaire très-convenable et nécessaire de cette paix, Bonaparte étoit parti de l'Egypte, ayant laissé à sa place le Général Kléber, qui désire également de la voir terminée.

FIN.

De l'Imprimerie de T. Baylis, No. 15, Greville-Street, Hatton-Garden.